

ATHLÉTISME SUISSE



ATHLE.ch

PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE

11° HOMMAGES



COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX

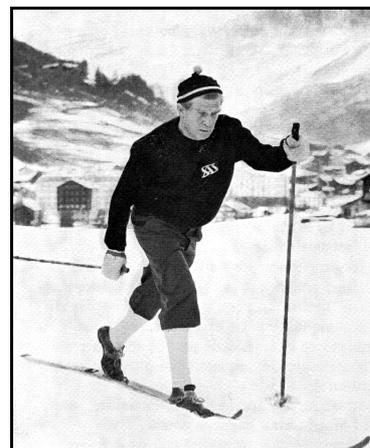
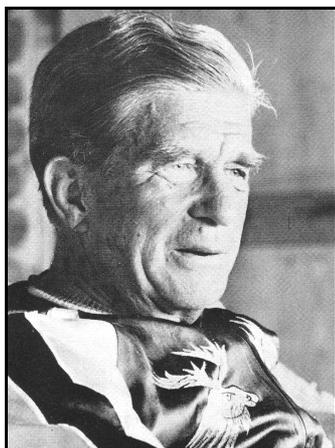


PAUL MARTIN



HOMMAGES À PAUL MARTIN LORS DE SON 70ÈME ANNIVERSAIRE LE 11.08.1971

Pour commémorer le septantième anniversaire du Dr Paul Martin, quelques-uns de ses amis ont pris l'initiative de publier une plaquette jubilaire rappelant les divers aspects de sa carrière si riche et féconde en lui exprimant ainsi leur reconnaissance enthousiaste.



LES RELAIS D'UNE VIE DE CHAMPION

La vie est en quelque sorte une course, une épreuve de relais successifs et divers pour chaque individu qui arrive plus ou moins rapidement au but final, au terme. Combien d'amis ont déjà perdu pied avant d'atteindre 70 ans ! Honneur à leur souvenir ! 70 ans, un bel âge ! Mon cher Paulet ! Qu'il me soit permis de te complimenter très chaleureusement. C'est le début d'un nouveau relais que je te souhaite de franchir avec autant d'aisance et de bonheur que ceux qui ont précédé.

Le grand start, le départ de la vie du Dr Paul Martin fut donné par ses chers et vénérés parents dont j'évoque ici avec émotion le souvenir; feu M. William Martin, un éminent et réputé ingénieur, spécialisé en la construction des grands barrages alpestres, et sa douce épouse, feu Mme Jeanne Martin-Schaefer mère, qui dirigèrent et assumèrent avec dévouement et un soin plein d'attention le développement et l'éducation de leur fils; sa réussite est pour beaucoup le résultat de cette ambiance familiale. Certes, M. William Martin eût vu avec plaisir son fils faire des études d'ingénieur pour reprendre la suite de la direction de son bureau, soit le relais de ses grands travaux, mais dès son jeune âge notre ami Paulet manifesta son intention de devenir médecin.

Je me souviens de ma première rencontre avec le gymnasien Paul Martin; c'était pendant la première guerre mondiale, au cours de l'hiver 1917-18 alors que j'inspectais, comme médecin, un cours de préparation physique organisé par le Cercle des sports de Lausanne. Faisant courir les participants, je fus frappé par la foulée régulière, souple et aérienne d'un jeune adolescent de 17

ans auquel j'ai dit : «Jeune homme, vous avez l'étoffe d'un futur champion de course à pied; je vous recommande de continuer votre entraînement physique», conseil qu'il suivit tout en préparant son baccalauréat scientifique et sa maturité fédérale, examens passés avec succès en 1920.

Je me souviens avoir aussi vu, à cette époque, le jeune gymnasien Martin battre le record suisse de la course de 800 m. sur le terrain gazonné de la Pontaise au cours d'un meeting sportif organisé en l'honneur du Comité international olympique réuni pour la première fois après la guerre mondiale; j'avais admiré le style parfait de la course et la foulée régulière de ce jeune homme, encore physiquement frêle, mais très prometteur. Un record qu'il conserva, certes en l'améliorant, pendant deux décennies ! C'est au cours de cette session que le CIO décida d'attribuer à la ville d'Anvers l'organisation des Jeux de la Ville olympiade comme hommage à la vaillance du peuple belge durant la guerre précédente. Bien qu'estimant que notre bachelier frais émoulu n'avait aucune chance d'être finaliste, je lui avais recommandé de participer à ces jeux, ce qui lui permettrait de se mesurer pour la première fois avec des athlètes étrangers sur une piste cendrée, dont il n'existait encore aucun exemplaire en Suisse.

Sur la piste du stade d'Anvers, notre jeune coureur, bousculé par des athlètes plus lourds et après avoir eu de la peine à se dégager du peloton, termina quatrième de sa série, très près du troisième en une minute 59 secondes; c'était l'élimination, les trois premiers seuls étant qualifiés, mais le record suisse était battu; pour la première fois un de nos compatriotes avait franchi les 800 m. en moins de deux minutes ! Après cette course, j'avais crié à Martin: «Bravo, vous avez obtenu votre bachot olympique»! Et le Baron de Coubertin songeant à sa performance et à la belle tenue de l'équipe helvétique avait écrit: «la qualité des concurrents suisses fit grand honneur à leur pays». La délégation suisse était rentrée enthousiaste des Jeux d'Anvers d'où j'avais personnellement rapporté à Lausanne les plans de la piste cendrée de 400 m., proposant à nos autorités municipales de Lausanne et au Comité directeur du cercle des sports d'en édifier une à Vidy; en 1922 la cendrée de 400 m. de Vidy était inaugurée, construite par les membres de la société, le jeune Martin participant à ces travaux.

Immatriculé à la faculté de médecine de Lausanne, dont il suivait régulièrement les cours et laboratoires, activité très astreignante, le jeune étudiant ne manquait pas de participer le soir aux entraînements physiques du Cercle des sports, qui prit le nom de Stade Lausanne. A cette époque, notre étudiant adhéra également au Groupement d'étudiants lausannois de Belles-Lettres, dont il fut durant un semestre le président dynamique et apprécié. Il dut aussi consacrer des mois de sa vie à suivre une école de recrues et dès lors, chaque année, un cours de répétition, ayant été incorporé dans le «Groupe de mitrailleurs attelés 1 de l'armée suisse». C'est pendant cette période, alors qu'il réussissait ses deux premiers examens de médecine, qu'il se soumit à un entraînement spécial se rendant chaque fin d'après-midi à Vidy où, après quelques exercices d'assouplissement, il parcourait un 800 m. ou un 1500 m. chronométrés. J'eus maintes fois l'occasion de contrôler ses courses.

Aux Jeux de Paris (1924), l'étudiant lausannois Martin, après avoir gagné sa série éliminatoire et s'être classé en demi-finale de l'épreuve du 800 m. participa à la finale de cette course qu'il termina en deuxième position à une poitrine du vainqueur, l'athlète anglais Lowe, course palpitante et indécise jusque sur la ligne d'arrivée; Martin fut crédité du même temps que le vainqueur; pour la première fois le drapeau suisse était hissé au mât des victoires lors d'une épreuve d'athlétisme des Jeux olympiques. Au lendemain de cette très brillante course, les dirigeants du sport français proposèrent à l'athlète Martin de se charger de l'entraînement officiel de leurs athlètes, offre que notre champion déclina ayant tout d'abord l'intention de terminer ses études médicales qui le passionnaient; en 1927-28, encore relativement jeune, il obtenait le titre de médecin-chirurgien de la Confédération suisse, était promu officier médecin de l'armée fédérale après avoir suivi une école d'officiers et avoir obtenu le titre de «docteur en médecine» après présentation à la Faculté de médecine de Lausanne d'une thèse originale intitulée: «Contribution à l'étude des articulations des membres chez l'embryon humain». Obtenir tous ses grades et titres médicaux avant 27 ans, bravo ! C'était aussi une fort belle performance, un record ! Mais le jeune docteur continua à se spécialiser en chirurgie et fit de longues périodes d'assistance chez son maître le professeur César Roux et chez le professeur de Quervain à Berne et près de divers spécialistes européens réputés ainsi qu'aux Etats-Unis d'Amérique.

Depuis 1925, conscient de ses possibilités et certain de ses résultats sur sa distance préférée, sachant doser son effort et surtout courant avec réflexion, le champion Paul Martin participa pendant ses études et stages hospitaliers à de nombreux concours ; il fut alors continuellement champion suisse des 800 m., plusieurs fois champion universitaire mondial des 400 et 800 m., champion de relais à plusieurs reprises, vainqueur du Tour de Lausanne pédestre et même

champion suisse de cross-country en 1926, etc. C'est avec son doctorat en médecine en poche, que notre champion assista aux Jeux de la IXème Olympiade en 1928 à Amsterdam où il prit part à deux épreuves, au 800 m. parvenant en demi-finale et au 1500 m., où, en finale, il termine au sixième rang en 3'58"4. Au printemps 1929, avant de partir pour les USA où il désirait s'initier dans le domaine de la chirurgie moderne et d'où il revint après un long stage avec plusieurs brevets de spécialiste, le Dr Paul Martin prit part, avec l'équipe du Stade Lausanne qu'il dirigeait, aux Jeux athlétiques gréco-suisse, disputés à Athènes, il mena sa société à la victoire en se couvrant de gloire. Le souvenir du champion, le Dr Martin reste encore en mémoire de toutes les personnes qui assistèrent à ces compétitions se déroulant dans le stade antique reconstruit en 1896 où s'étaient déroulés les premiers Jeux olympiques de l'ère moderne.

Comme chirurgien en USA, au cours de ses stages, le Dr Paul Martin, précédé de sa réputation de finaliste olympique, fut plusieurs fois invité à participer à des rencontres sportives internationales et remporta les titres très enviés de champion du 880 yards des Etats-Unis et du Canada, ainsi que celui de recordman du monde du 1000 yards au cours d'une soirée restée célèbre au Madison Square Garden de New York.

Notre champion était en stage médical aux Etats-Unis lorsqu'il fut invité à prendre part du 10 juillet au 16 août 1932 aux Jeux de la Xème Olympiade à Los Angeles où cinq concurrents, dont trois athlètes, un gymnaste et un escrimeur arborèrent les couleurs suisses; le Dr Martin, très applaudi, y portait le drapeau rouge à croix blanche lors des grandioses cérémonies d'ouverture et de clôture. Quatre ans plus tard, le Dr Martin de retour en Europe, prenait part avec la délégation suisse aux Jeux de la XIème Olympiade à Berlin, où, sans parvenir aux finales, il participa aux courses de 800 m. et 1500 m. Ce furent les derniers jeux disputés avant l'éclosion d'une horrible guerre qui faucha la plus belle jeunesse des pays en conflit alors que l'olympisme visait à la rapprocher, selon l'idéal du Baron Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux olympiques, décédé en 1937, à la veille de l'explosion de cette conflagration. On ne put célébrer les Jeux de 1940 et 1944; leur rythme ne reprit sa course qu'en 1948. Pendant la dernière conflagration mondiale de 1939-45, le capitaine-médecin Paul Martin fut mobilisé pour la garde de nos frontières avec son unité et fut chargé de l'entraînement sportif spécial de nos officiers et des moniteurs de sport de l'armée; il fut aussi envoyé par la Croix-Rouge internationale en mission en Allemagne en sa qualité d'expert chargé de contrôler les soins donnés aux grands blessés alliés. Il y a lieu aussi de mentionner que de 1943 à 1945 le Dr Martin a contribué à titre bénévole à la direction de camps d'entraînement physique groupant les prisonniers militaires sportifs évadés d'Allemagne et d'Italie réfugiés en Suisse. Plusieurs champions olympiques et mondiaux se trouvaient au nombre des participants; ils purent ainsi maintenir leur forme physique et reprendre leur activité dès leur retour en leur pays. Ainsi, cette période de guerre a permis au Dr Martin, nature généreuse, de se dévouer envers les blessés et prisonniers évadés, réfugiés en Suisse.

Dès l'après-guerre, le Dr Martin a ouvert un cabinet de pratique médicale à Lausanne, où il reçoit les accidentés pouvant être traités ambulatoirement, et une clinique pour les cas devant être hospitalisés; très estimé par sa clientèle fidèle et reconnaissante. C'est un praticien très adroit et dévoué, ce que le soussigné peut affirmer ayant été, suite d'accident, son patient et ayant fort apprécié ses soins; il lui exprime encore ici sa vive gratitude. Ayant une famille et pris de l'âge, notre ami a renoncé aux compétitions réservées aux jeunes, tout en continuant à prendre périodiquement part hors concours et pour l'honneur à certaines épreuves de fond, de course à pied, comme celle de Morat-Fribourg, de ski, de course à travers bois, de natation, etc., ce qui lui donne l'occasion de contrôler son état de résistance et de santé. Courir comme lui, tout en souplesse, jusqu'à 70 ans, c'est une preuve de jeunesse! C'est un exemple pour chacun, surtout pour les jeunes! Le Dr Martin a tout au long de sa carrière continué à conseiller les jeunes; pendant des ans, il fut le président central, un président actif et dévoué du Stade Lausanne, société dont il a toujours porté les couleurs, envers laquelle il a fait preuve d'une fidélité exemplaire, qui l'a d'ailleurs proclamé président d'honneur, titre bien mérité!

Excellent écrivain, orateur subtil et convaincant, le Dr Martin a publié plusieurs volumes, entre autres sur l'Olympisme, dont personne mieux que lui n'a saisi l'esprit et la grandeur, dont il continue à suivre l'évolution assistant comme spectateur à tous les jeux, depuis qu'il ne s'y mesure plus comme coureur actif; un spectateur passionné et connaisseur qui assista encore aux Jeux de Londres en 1948, à ceux d'Helsinki en 1952, de Rome en 1960, de Mexico en 1968... Partout, surtout comme concurrent à cinq reprises aux Jeux olympiques, dont deux fois comme finaliste, le Dr Paul Martin fut un digne et brillant ambassadeur de notre pays. Une belle vie, active et bien remplie. Bonne suite de relais!

PAUL MARTIN, LA VÉRITABLE AMITIÉ DU SPORT

A vrai dire, le propos de ces quelques lignes relève du paradoxe, car il paraît pratiquement impossible d'admettre que Paul Martin célèbre en cette année 1971 ses 70 ans... Et pourtant la raison d'être de cette plaquette nous oblige à accepter cette réalité, puisque c'est bien en 1901 que venait au monde celui qui deviendrait l'un des plus prestigieux athlètes suisses. Pour tous ceux qui ont l'occasion de côtoyer régulièrement Paul Martin et de partager son amitié, l'âge une fois de plus ne signifie rien et les dates de l'état civil ne possèdent qu'un lointain rapport avec l'homme mis en cause ! Paul Martin, ce champion qui a écrit quelques-unes des plus belles pages du sport suisse, cet athlète qui participa à cinq Jeux olympiques de 1920 à 1936, n'a pourtant rien d'un monstre sacré, et pour nous, ceux de la génération suivante, qui avons tous une fois rêvé d'approcher, même de loin, les performances du chirurgien lausannois, celui-ci est toujours demeuré à notre portée, témoignant à chacun une amitié ne se désavouant jamais. Il n'est pas question dans ce texte de dresser un panégyrique pompeux, mais uniquement d'apporter un témoignage personnel. Pour ma part, je voudrais donc le baser sur l'amitié, celle que Paul Martin sait accorder à ceux qu'il en juge dignes et celle que des amis innombrables dans le monde lui rendent. Avec le recul des années, la renommée internationale acquise sur les pistes du monde s'est transformée en une chaîne indéfectible de contacts humains, permettant à Paul Martin, où qu'il se rende, et on en a eu encore la preuve lors des Jeux de Tokyo et de Mexico de la dernière décennie, de retrouver des hommes pour qui il ne représente pas uniquement un visage connu et retrouvé occasionnellement, mais celui avec qui il fait bon passer une soirée en revivant les années écoulées, et en s'enthousiasmant pour le présent et l'avenir. C'est ainsi que je me souviendrai toujours d'une soirée vécue à Stockholm en 1958, lors des championnats d'Europe, où Paul emmena le journaliste encore presque débutant que j'étais, passer quelques heures inoubliables en compagnie d'amis retrouvés sur le stade, en l'occurrence le champion olympique du poids de 1936, H. Woelke, et le sprinter Borchmeyer. Ou encore, cette journée d'octobre 1968, lorsque Paul Martin, de passage à New York en revenant de Mexico, conduisit son ami Roger Panchaud au siège du New York Athletic Club dont il porta les couleurs après les Jeux d'Amsterdam, et où, après trente-huit années, il fut immédiatement reconnu par l'un de ses anciens condisciples.

Cette amitié et cette estime entourant Paul Martin, il m'a surtout été donné de l'apprécier ces derniers mois, en enregistrant des témoignages dans le cadre d'une émission qui lui est consacrée : Sera Martin et Michel Jazy, pour ne citer qu'eux parmi les athlètes, l'Académicien Thierry Maulnier, Gilbert Prouteau, Pierre Naudin quant à la littérature, chez tous se retrouvent les mêmes sentiments à l'égard de celui qui a su devenir et surtout demeurer leur ami.

Est-ce durant ces épreuves de longue durée que Paul Martin revit sa carrière d'athlète ? L'homme de 70 ans courant d'une foulée égale tout au long des 16 km. de route reliant Morat à Fribourg le premier dimanche d'octobre, retrouve peut-être au rythme de cette course à pied qu'il n'a jamais cessé de pratiquer, les sentiments du jeune gymnasien de 17 ans, relevant le pari d'un condisciple pour disputer le premier 400 m. de sa vie et battre en 57"4 le champion suisse de la spécialité de l'année. Et si Paul Martin revoit peu à peu toute sa carrière, ses premiers souvenirs demeurent ceux de ses débuts en compétition officielle en 1918, année où il obtient son premier record suisse, celui du 800 m. qu'il abaisse à 2'01", avant de l'améliorer continuellement pour le fixer à 1'51"8 en 1928, une performance que Steger sera le premier à abaisser, mais en 1955 seulement, soit après que Paul Martin a détenu le record de 800 m. durant 34 ans...

A Anvers, il dispute ses premiers Jeux olympiques, brûlant de fièvre et éliminé en série du 800 m., au terme d'une course échevelée lui permettant cependant de devenir le premier Suisse à moins de deux minutes (1'59"). Dès lors, Paul Martin apprend, il enregistre les leçons des maîtres à courir que sont les Anglais et les Américains, et très vite sa classe innée, son intelligence en course lui permettent de tirer pleinement profit de ce qu'il observe. En 1922, il remporte le 800 m. des Jeux universitaires de Paris, mais surtout il se lie d'une amitié pro fonde avec ce recordman du monde du sprint court et champion olympique qu'est Charlie Paddock, celui-ci lui révélant l'importance capitale de la vitesse dans les épreuves de demi-fond. Dès lors, Paul Martin travaille et s'entraîne sans relâche, améliorant sans cesse cette pointe de vitesse finale, cette accélération terminale, qui lui permettra d'accumuler les succès et les performances dans les années s'étendant de 1922 à 1936. Les premières victimes de cette conception de course: les athlètes appartenant à la coalition anglo-saxonne qualifiés pour la finale olympique du fameux 800 m. de Paris en 1924, au cours de laquelle, malgré quatre Américains et trois Anglais, Paul Martin émerge d'une façon fulgurante du dernier virage de Colombes pour remonter tout le monde, dont l'un des grands favoris Stallard, et échouer d'un souffle pour la victoire olympique, battu sur le fil par l'Anglais Douglas Lowe ! C'est à

la suite de ce 800 m. que Paul Martin, en lisant l'admirable texte de André Obey dans «L'Orgue du Stade», découvre une nouvelle forme de perfectionnement, celle engendrée par la beauté du geste, il l'explique lui-même dans son livre «Au Dixième de Seconde» : «En lisant André Obey, j'ai mieux senti toute la beauté qu'il y a à vaincre sans efforts apparents. L'athlète est lui aussi mu par des sentiments profonds que le poète parvient à nourrir de son lyrisme, s'il sait toucher des cordes vibrantes. En cet enchantement de Paris où le record régnait, Obey a su décrire les sensations que nous éprouvions. Ses mots ont retenti avec netteté, expliquant le véritable envoûtement où nous tenait l'aigle du record». Avec les Jeux de Paris, Paul Martin entame sa véritable carrière sur le plan international, appartenant à cette élite restreinte dominant le demi-fond mondial. Il établit en 1'20"1 la meilleure performance mondiale sur 600 m. lors d'une inoubliable tournée Scandinave et finlandaise en compagnie de Paavo Nurmi, il frôle le record mondial du kilomètre en 2'28"8 et se retrouve inscrit sur 800 m. et sur 1500 m. pour les Jeux d'Amsterdam dont il représente l'un des grands favoris. Tout comme son grand rival Otto Pelzer, alors recordman du monde du 880 yards, Paul Martin est éliminé en série du 800 m., provoquant l'une des grandes surprises des Jeux, mais il se rachète en terminant sixième de la finale du 1500 m. remportée par Larva devant Ladoumègue. Il n'est cependant pas question pour le champion suisse de demeurer sur cet échec, et peu après les Jeux, sur la piste de Colombes à nouveau, et bien que deuxième derrière l'Allemand Engelhard, il court le 800 m. en 1'51"8, cette fameuse performance évoquée plus haut et qui demeure embattue de 1928 à 1955 en Suisse !

Après Amsterdam, il s'embarque pour les Etats-Unis où il entend être connu tout d'abord comme le médecin Paul Martin, inscrit à l'Université Columbia de New York pour compléter ses études de chirurgie osseuse et d'orthopédie. Cela ne l'empêche évidemment pas de courir et d'être immédiatement baptisé «le chirurgien volant» par les journalistes, dès ses premières sorties au Madison Square Garden sous les couleurs du New York Athletic Club. Il sera l'un des rares Européens des années trente à s'imposer totalement sur le plan de la compétition indoor aux Etats-Unis, battant le record mondial du 800 yards en 1'46"8», remportant surtout le titre envié de champion des Etats-Unis en salle du kilomètre devant les 20000 spectateurs subjugués du Madison Square Garden... Si en 1932, lors des Jeux olympiques de Los Angeles, Paul Martin, blessé ne parvient pas à la finale du 800 m., il n'en continue pas moins à gagner plusieurs courses, revenant en Suisse et se retrouvant à 35 ans, en 1936, double champion national du 800 et du 1500 m.; il acquiert de ce fait le droit de participer à ses cinquièmes Jeux, ceux de Berlin, où il se bat avec panache, éliminé en série du 800 m. après avoir mené jusqu'aux 600 m., mais ne pouvant résister à la fin de la course à des athlètes de quinze ans ses cadets.

C'est cette discipline athlétique de la haute compétition qui a fait de Paul Martin l'homme que ses amis apprécient. Mais surtout, Paul Martin a su aller plus loin que sa réussite sur le plan de la compétition. D'autres que moi parleront mieux que je ne saurais le faire du chirurgien, de l'écrivain, de toutes les faces de ce caractère pour qui tout ce qui touche à l'homme est essentiel. Pour ma part, j'aimerais simplement souligner que Paul Martin, une fois sa carrière de compétiteur achevée, non seulement n'a jamais cessé de pratiquer le sport pour lui-même, répondant ainsi à un besoin profond de son être, mais surtout qu'il n'a jamais cessé de s'intéresser au sport sous toutes ses formes, demeurant continuellement au premier plan de l'actualité sportive, ne cessant de prodiguer ses conseils et son amitié à tous ceux qui les lui demandent : il est vrai cependant, et ceci dit non sans une certaine amertume, malgré que Paul Martin lui même n'en parle guère, que l'on peut se demander pourquoi les instances sportives de notre pays n'ont jamais cherché à utiliser pleinement les possibilités et le prestige de celui qui demeure l'un de nos plus illustres sportifs, mais ceci est une autre histoire...

Boris Acquadro

MARTIN... MARTIN !

Le public qui était assis sur les gradins de la tribune d'honneur du stade olympique de Colombes s'était levé et encourageait ce grand Suisse qui, seul avec le «perchiste» Hoff, tenait tête à la coalition anglo-américaine forte de six représentants: Stallard - le grand favori, 1'54"2 en demi-finale - Lowe, Houghton pour la Grande-Bretagne, Dodge, Enck et Richardson pour les Etats-Unis. Ce mardi 8 juillet 1924, Stallard avait mené la finale du 800 m. car il se méfiait du finish de Lowe. A 200 m. de l'arrivée, Lowe, Stallard et Enck luttaient, mais Martin était avec eux, plus blond

qu'un Anglo-Saxon, dépassait Stallard à l'extérieur et surgissait aux côtés de Lowe. Plus que 50 mètres... Lowe possède 50 centimètres d'avance... encore 10 mètres... les deux athlètes sont sur la même ligne...

«Martin... Martin... Martin!» Les spectateurs hurlent le nom de «Paulet» sur un rythme plus rapide, la lutte est émouvante, terrible... mais Lowe qui a été bien emmené par ses compatriotes bat Martin de 20 centimètres... La médaille d'or est perdue pour «Paulet»... c'est pourtant lui, «le petit Suisse» qui pour les spectateurs est le vainqueur moral de cette confrontation mondiale !

Moi... j'étais enthousiasmé par l'exploit de Paulet... à mes côtés, Ferry, plusieurs fois champion de France du 400 et René Wiriath, champion de France du 800 et du 1500, étaient retombés sur le dur banc du stade.

Oui, mon cher Paulet, ce jour-là tu avais stupéfié tes amis français.

Et je me remémorais en cette chaude journée d'été - c'était hier ! - comment je t'avais connu, à Lausanne, en 1917, avec l'école nouvelle de Gilamont, les minimes sous la conduite de Georges Abrezol, étaient venus applaudir les footballeurs de «Montriond Sports» et Abrezol t'avait présenté par ces mots définitifs : «Paul Martin, un fameux coureur !»,

Je te revis quatre ans plus tard. Ceux qui alors avaient plus de 20 ans, l'estomac saturé de singe et de pinard, ivres de Madelon, étaient prêts à pleurer pour une table bien mise, une pinte de liberté d'esprit ou un exploit sportif. Le 24 juillet 1921, à Lyon, l'équipe suisse d'athlétisme était opposée à celle de la France. Tu avais gagné le 800 m. et le 1500 m., stimulant les Imbach, les frères Moser, Gerspach et autres Garnus, qui, s'ils avaient été battus de dix points par la France, avaient remporté 11 épreuves sur les 14 de ce premier France-Suisse d'athlétisme.

Mais notre connaissance avait été beaucoup plus complète en 1923. Tu étais venu participer à l'inauguration du stade de la Porte Dorée et aux premiers jeux universitaires créés grâce à la volonté et à l'énergie de cet apôtre du sport universitaire que fut Jean Petitjean. Au soir de la journée de clôture - t'en souviens-tu, Paulet - en compagnie du sprinter Charley Paddock, de René Wiriath, du hurdler Pierre Dinard, de Georges Krotoff et de Augustin Chantrel, nous avons pris part à une tumultueuse nuit blanche... Blanche et Pigalle devrais-je plutôt préciser ! Nous avons dansé - on dansait beaucoup lors de la décennie qui suivit la Première Guerre mondiale - au Coliseum, pantalons retroussés et bas de veste remontés, façon torero. Charley Paddock avait chanté au micro d'un orchestre qui singeait Paul Whiteman «Some sunny day... with a smile on my face...» Puis après avoir envahi «le jardin de ma sœur» rue Caumartin - la rue in de l'époque -, nous avons terminé au quartier latin, au Caveau de la Bolée, clôturant cette soirée historique par une séance de tableaux vivants très réussis et une baignade générale accompagnée de plongeurs acrobatiques exécutés des épaules de l'archange Saint Michel dans le bassin... et sans casse, ce qui prouve qu'il y a un dieu pour les ivrognes, occasionnels ou non !

L'année des jeux, nous accomplîmes plusieurs sorties, après les épreuves, bien sûr, se terminant en général au Jockey. La plus mémorable fut celle du 14 juillet : à l'aube nous prîmes d'assaut l'estrade qui avait été dressée au carrefour Montparnasse-Vavin et en expulsâmes les musiciens. Assoiffés plus que désaltérés par d'innombrables libations, nous terminâmes la nuit par une magistrale course en fiacre qui ne devait rien à Yvette Guilbert et Xanrof mais tout à Ben-Hur : spectacle grandiose qui eût mérité d'autres louanges que celles des badauds rencontrés sur le parcours, Boulevard Raspail, Place de la Concorde, gare Saint-Lazare...

Trois années plus tard - entre-temps tu avais révélé aux coureurs de demi-fond français les nécessités de l'entraînement quotidien - aux jeux universitaires de Rome, tu démontras encore une fois tes qualités d'homme et de champion. Que d'ardentes heures de jeunesse et de santé nous devons tous à «Paulet» ! Car tu savais ne pas te prendre trop au sérieux, ne jamais te départir du gai clin d'œil de connivence qui allégeait une de tes sérieuses conférences. Tu étais un combattant sur la piste et pour te battre, c'était toute une affaire; ton vieil ami, Sera Martin, ton presque homonyme, le sait bien. Mais après l'épreuve, tu te rendais dans les vestiaires pour féliciter ton éventuel vainqueur avec une sincérité, une chaleur qui te faisaient aimer de tous ! Je ne vais pas rappeler ici ta participation aux Jeux de cinq Olympiades, d'autres doivent le faire, n'est-ce pas Panchaud ? - ni tes écrits si sensibles...

Mais permets-moi d'évoquer un souvenir qui n'est ni sportif ni littéraire. Il se situe à une triste époque pour la France : c'était en juin 1940. Notre compagnie qui venait d'Hettange-Grande, près du Luxembourg et qui ne voulait pas tomber aux mains des ennemis, était parvenue dans le Doubs. Après l'armistice, nous entrâmes en Suisse par Sainte-Ursanne. Mon désarroi était grand comme la confusion de mes compagnons. Après un court séjour à Glovelier, nous avons été internés à Buttisholz. Sans argent, peu nourris, car l'armée suisse avait dû brusquement pourvoir à l'entretien de 50000 Français, Polonais, Belges... nous étions tous la proie du chagrin; je t'avais écrit ma

peine... tu me répondis le lendemain par la plus amicale, la plus réconfortante des lettres, qu'accompagnaient un mandat et un colis accueillis avec transport par ma petite escouade; tu y avais joint quelques photos de toi et des tiens qui dissipèrent mon «cafar».

En 1941 eut lieu le retour des internés, mais il fallut attendre 1945 pour nous revoir en compagnie de Raymond Marcillac. Pour nous qui, en France, manquions de tout, notre séjour chez toi, à Lausanne, où l'on ne manquait de rien, fut un souvenir que je n'oublie pas: l'amitié et l'opulence réunies, quel merveilleux programme !

Oui, Paulet, tu es maintenant un jeune homme de 70 ans, mais tu connais encore la griserie de sentir tes muscles se tendre sous la peau, tu aimes toujours la compétition, c'est ce qui donne à ton existence son prix et sa raison d'être et te permet de conserver à jamais la jeunesse des Dieux.

Loys van Leé

INFLUENCE SUR LE SPORT MILITAIRE

Pour celui qui a la chance d'avoir fait la connaissance de Paul Martin en 1924 déjà, et à qui l'on pose la question de savoir quelle a été son influence sur le sport militaire, la réponse est facile : Paul Martin a eu une très grande influence pour la très simple raison déjà qu'il a été pour toute une génération de jeunes sportifs un exemple; un exemple dans le succès, la modestie et la persévérance. En parcourant l'état de service de Paul Martin, breveté lieutenant médecin le 23 février 1929, on constate qu'il a été incorporé dans une arme jeune et sportive, l'aviation. Cette incorporation devait correspondre aussi à son goût de l'aventure; mais l'on est surpris de voir qu'au cours d'une longue période de service actif, il n'a fonctionné qu'une seule fois, et de quelle excellente manière, comme instructeur d'un cours de moniteur de gymnastique.

Il faut je crois se souvenir de ses écrits, de ses interventions pour comprendre le rôle qu'il donnait à la condition physique dans la survie de la nation. Prenant exemple de l'olympisme et de la Finlande, cette nation courageuse et sportive, il s'est pendant le service actif engagé pour une organisation et une réforme de la pédagogie sportive et militaire «qui veut des jeunes gens forts pour être plus libres; courageux, pour oser ce qui effraie; entraînés, pour mépriser la fatigue». Ce qu'il voulait pour les autres, c'était tout simplement ce qui était depuis longtemps déjà son propre idéal. «Vivre plus solidement, armer et tremper nos énergies pour faire face à tous les dangers présents et à venir, est un programme qui ne signifie pas un engouement vaniteux pour des records puérils; il est la plus nette affirmation du désir de vivre dans la dignité et l'indépendance; il est l'expression de la vitalité nationale et le gage de la paix».

Merci Paul Martin, d'avoir su déjà dire en 1948 ce qui prend toute son importance aujourd'hui.

Colonel commandant de corps P. Hirschy

PAUL MARTIN, CHIRURGIEN

Le grand public connaît Martin comme «athlète de classe internationale», ses clients, ses collègues le connaissent comme un grand chirurgien. En effet, il en a les qualités indispensables : il s'intéresse à ses malades, il aime la chirurgie. Notre art n'est pas fait pour les tièdes et Martin n'est pas un tiède. Quand il était étudiant, il était possible de mener de front les études et l'entraînement sportif : il mena à la fois ces deux activités, l'une n'interférant jamais sur l'autre. Il était assistant régulier chez Nicod à Lausanne, lorsque sur les conseils du professeur Roux il décida de s'affirmer dans la chirurgie orthopédique en allant à New York dans le service d'Albee, maître renommé s'il en fut jamais. A ce moment, si j'ai bien compris, Martin après les Jeux olympiques de 1928 à Amsterdam, pensait avoir passé le faite de sa carrière sportive et considérait comme primordiale sa carrière chirurgicale. Albee, qui était un grand sportif, l'obligea presque à courir pour le New York Athletic Club, le confia à des entraîneurs américains avec ce résultat qu'il repartit dans une deuxième carrière aussi prestigieuse que la précédente. Grâce à cette communion entre le patron et l'assistant, Martin put tirer profit d'une façon extraordinaire de son séjour à New York, profit qu'il n'eût jamais espéré aussi grand en dehors de semblables circonstances exceptionnelles.

De retour en Suisse, il alla chez le professeur de Quervain à Berne en 1933 et 1934. Installé à Lausanne depuis 1936, notre ami s'est fait une réputation considérable, tant en Suisse qu'à l'étranger. Cette réputation, il la devait non seulement à ses qualités opératoires, mais aussi à l'étendue et à la précision de ses connaissances. Je connais peu de chirurgiens connus et arrivés, qui aient fait un effort pareil au sien pour être toujours au courant de l'évolution de sa spécialité. Cette évolution on la connaît habituellement par les congrès: mais ceux-ci ont l'inconvénient d'être très dilués dans leur intérêt et de présenter des aspects contradictoires suivant les différents orateurs. La théorie veut que de la discussion jaillisse la lumière: la pratique montre que trop souvent, il n'en sort que de la confusion.

C'est pourquoi, il préférait: soit aller visiter directement dans leur service les chirurgiens dont les inventions techniques, les idées nouvelles méritaient l'attention; soit même aller suivre des cours de perfectionnement, n'ayant aucun complexe à s'asseoir sur les bancs d'un amphithéâtre, pour redevenir un élève. De cette manière, il ne s'agissait plus de notions disparates, mais de notions homogènes issues de l'expérience de celui qu'il allait interroger.

Mais cette attitude mentale exige beaucoup de disponibilité d'esprit, beaucoup d'attention, de science et de jugement, sans parler d'une bonne dose de modestie. De plus, pour en profiter, il faut de l'esprit de suite, du travail et de la patience: ces qualités sont indispensables au champion qui sait que pour gagner les quelques dixièmes de seconde qui, du plan local le mèneront au plan international, il faut de longues heures d'observation, de méditation, de travail et de patience.

Et personnellement, j'ai vu Martin appliquer toutes ces qualités lorsque nous avons connu ensemble la méthode de Filatov au cours d'une visite que nous faisons à Prague, dans le service de Zaharnichek, le professeur d'orthopédie. De retour à l'Ouest, Martin s'organisa avec mon assistant L. Gosse pour recueillir des observations, les étudier, les confronter. Lorsqu'il fut bien évident, après un an et demi d'expérience, que la méthode constituait une ressource précieuse sous la forme que nous avons apprise à Prague, Martin pensa pouvoir la perfectionner. Il travailla alors, avec le professeur Hauduroy de Lausanne et tous deux mirent au point une formule originale dont la valeur ne s'est pas démentie depuis bien des années. Là encore, la connaissance, l'observation, le raisonnement, la recherche, en somme le travail et la longue patience, ont apporté leurs fruits. Enfin Paul Martin a toujours cru à l'importance des relations internationales: il a toujours lutté contre le rétrécissement de l'optique du chirurgien à un pays, voire à une ville, rétrécissement malheureusement si fréquent. C'est pourquoi avec Albee et Thorek, il a été un des fondateurs du Collège international des chirurgiens, organisation qui, à l'heure actuelle, est celle qui groupe le plus de chirurgiens dans le plus grand nombre de nations, organisation ouverte à tous ceux qui en sont dignes, sans considération de titres ni de race.

J'espère par ces quelques lignes, avoir pu célébrer l'aspect chirurgical de la carrière particulièrement prestigieuse d'un homme, qu'il y a deux siècles, on aurait qualifié d'Honnête Homme, c'est-à-dire celui qui a des connaissances sur des aspects très divers de la vie. L'originalité de Martin, c'est que dans ce qualificatif réservé autrefois aux activités intellectuelles, il a fait rentrer l'activité sportive.

Professeur Marc Iselin

PAUL MARTIN ET LE STADE LAUSANNE

Pour ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse, il est resté «Paulet». Notre première rencontre date de près de soixante ans, dans les petites classes du collège secondaire. Qui eût imaginé que cet élève efflanqué deviendrait un monstre sacré de l'athlétisme? Peu de sportifs ont su conserver le dynamisme et l'enthousiasme du Dr Paul Martin qui, en plein troisième âge, a une forme éblouissante qui lui a permis de se lancer dans les derniers marathons à ski.

Avoir participé à cinq Jeux olympiques est un record, fêter ses septante ans en possession de tous ses moyens en est un autre. Ce n'est pas, pour le Stade Lausanne, faire preuve d'immodestie de penser qu'en s'attachant à ce club, avant même qu'il ne portât ce nom, le Dr Martin y a trouvé l'ambiance d'amitié, de camaraderie et d'esprit sportif qui lui a valu d'atteindre et de conserver un état physique parfait. A une époque où l'Université n'avait que dédain pour le sport - ne fallait-il pas un ventre rebondi pour faire valoir la chaîne de montre en or barrant le gilet, caractéristique de l'homme qui avait réussi - le Dr Martin eut à lutter pour démontrer que l'on pouvait mener à bien ses études tout en fréquentant les stades. Sa réussite professionnelle en répond.

Des décennies durant, le Dr Martin a fait triompher les couleurs du Stade, et celles de notre pays dans les innombrables épreuves auxquelles il participa. Aussi ce parfait sportif a-t-il été très tôt l'idole des stadistes lausannois où jeunes et vieux lui vouent une amitié profonde. Il faut en trouver la raison dans l'idée qui très tôt inspira Paul Martin : le sport doit être l'école de l'amitié. Tout au long de sa carrière, il a donné l'exemple de ce que la lutte sportive se doit d'être amicale. C'est pour cela que malgré les années, il reste encore lié avec ses premiers adversaires. Le Dr Martin est l'homme de l'amitié fidèle.

Durant près de vingt-cinq ans, il a présidé aux destinées du Stade; son entregent, son sourire aussi, de même que sa passion communicative pour l'effort solitaire en ont fait un guide auquel va notre reconnaissance sans bornes. Créer et maintenir l'esprit sportif, l'insuffler autour de lui, démontrer le résultat d'efforts intelligemment coordonnés, savoir s'effacer devant plus doué que lui, tel a été le rôle du Dr Martin au sein du Stade Lausanne. Et, pour souligner l'attachement à son club, Paul Martin vient de doter le Stade Lausanne d'une «Médaille de la reconnaissance stadiste» qui est délivrée à ceux de ses membres qui ont suivi, dans la mesure de leurs moyens, le magnifique exemple de cet ami fidèle au sport pratiqué pour former le corps, le cœur et l'esprit.

R. Oulevey

À MON AMI DE COULEURS ET DE TOUJOURS

A l'occasion de ce magnifique anniversaire, de ces 70 ans que tu portes si allègrement, l'on me demande, en ma qualité de vieux stadiste ayant côtoyé une partie de ta glorieuse carrière athlétique, d'évoquer un souvenir, une anecdote, qui aurait marqué nos relations sportives et amicales. Il y en aurait certes beaucoup, me permettant de longues pages. Je me bornerai à rester dans le cadre de ce feuillet.

Je me souviens, comme si c'était hier, de ce soir de 1931 où j'eus le privilège de te serrer la main dans le compartiment du wagon qui t'emmenait vers les Amériques, de te souhaiter le bon voyage vers ce New York qui m'aurait également tenté. J'ai conservé la meilleure place à la photo que tu m'avais si gentiment remise à cette occasion et que tu avais ainsi dédicacée : «à mon ami de couleurs Francis Cardinaux avec mon souvenir amical».

Cette année 1931, laquelle précédait celle des Jeux de Los Angeles, fut par ailleurs une année de grande satisfaction et pleine d'enseignement, car nous eûmes la grande chance, entre deux de tes stages, de t'avoir de longs mois au sein de notre équipe qui glana plusieurs titres de champion suisse. J'en fus un bénéficiaire tout particulier :

J'ai encore fraîchement en mémoire la belle victoire que grâce à toi et suivant ton exemple, j'avais obtenue à Berne contre l'équipe allemande. Les kilomètres que nous avons parcourus ensemble dans la grande forêt toute proche, avant nos épreuves respectives - jusque-là je ne savais pas ce qu'était le réchauffement - m'avaient donné la condition la meilleure. Cette victoire sur 5000 m. succédait directement à celle, magnifique, que tu obtenais sur 800 m. Un chroniqueur sportif d'alors, le talentueux Bierbaun de la Neue Zürcher Zeitung, un poète du sport, concluait en ces termes un article fort élogieux sur la manifestation : «Grâce à Martin, à Cardinaux et à Riesen, qui furent les rois de la journée, la Suisse a remporté de brillantes victoires qui resteront de beaux souvenirs pour ceux qui les ont acclamées. Jamais, nous n'aurions cru que l'athlétisme fût capable de susciter de telles émotions».

Un autre souvenir, tout aussi lumineux, fut celui d'une préparation que nous vécûmes ensemble. Tous les matins, durant quelque cinq semaines, nous nous retrouvions sur ce stade de Vidy, celui de toutes nos traditions, pour un footing nous conduisant parfois jusqu'à Saint-Sulpice. Bien qu'absent des compétitions depuis plus d'un an, ces brèves semaines me permirent un titre de champion suisse auquel toi seul croyais. Tu poussas même l'amitié jusqu'à m'accompagner à Berne pour savourer la victoire que tu m'avais destinée, victoire qui fut surtout la tienne.

Ce sont des moments, entre tant d'autres, qui ne peuvent s'effacer de la mémoire. Ils marquent à jamais la destinée sportive et sont le fruit d'une amitié tonifiée dans l'effort de l'entraînement et de la compétition, amitié indéfectible que comprennent mieux encore ceux qui ont su se pénétrer de la valeur de l'éducation sportive.

Francis Cardinaux

PAUL MARTIN VOULAIT FAIRE COURIR L'EUROPE

Ma première rencontre avec Paul Martin s'est produite sur la scène du Théâtre de Lausanne, envahie par les Bellettrien : bras-dessus bras-dessous nous chantions à tue-tête en nous balançant tantôt à gauche tantôt à droite. Mon bras droit tenait le gauche d'un aîné prestigieux capable de courir 800 m. d'un trait et champion olympique pour cette raison, sans doute. C'était assez pour se tutoyer, pas assez pour vraiment se connaître. Quelque trente ans plus tard reparaît Paul Martin, plutôt rajeuni me semble-t-il (les petites différences d'âge s'effacent avec le temps). Il vient, de concert avec notre ami commun Raymond Silva --alors secrétaire général du Centre européen de la culture -, proposer que nous lancions une «Charte européenne» et un «Brevet européen du sportif». Faire l'Europe dans les sports aussi - tous plus ou moins atteints de chauvinisme vociférant -, voilà une belle idée, que j'accepte d'enthousiasme. C'était en 1954. Après deux ans d'études, de réunions au Centre, de démarches auprès des grandes associations sportives et des gouvernements, la «Commission de pédagogie sportive», animée par Martin et Silva, met au point une charte imposante et un brevet. Celui-ci sera dûment testé - et passé avec des succès divers - par les membres du comité, au nombre desquels le Dr Panchaud, le général du Souzy et M. Bourdeau de Fontenay, directeur de l'Ecole nationale d'administration, tous amis de Paul Martin et amenés par ses soins à collaborer avec le Centre. Une si heureuse initiative, et si rondement menée vers son destin européen, devait cependant échouer - en dépit des appuis les plus efficaces de dernière heure, comme celui de S.A.R. le prince Bernhard des Pays-Bas - devant les susceptibilités de l'olympisme officiel. Quelques années plus tard, j'eus la surprise de recevoir des papiers à en-tête du Conseil de l'Europe annonçant la création par ce dernier d'un «Brevet européen du sportif». On m'en communiquait le texte pour mon information, pensant que ce sujet était peut-être de nature à m'intéresser. Je reconnus au premier coup d'œil notre texte. Strasbourg s'attribuait la médaille, mais Paul Martin avait gagné la course.

Denis de Rougemont

MON CHER PAUL

Tu auras bientôt ton anniversaire. Quand je pense à toi ou que je te regarde, j'ai quelque difficulté à croire à cette chronologie. En effet, il y a quelques années, tu es entré d'urgence à la clinique chirurgicale à la suite d'un grave accident. Tu étais exsangue, presque comateux. La blessure rendait nécessaire et urgente la réparation de ton artère fémorale. La recoudre fut un vrai plaisir: les tissus étaient parfaitement élastiques et souples, comme une artère d'adolescent. Il n'y avait pas la moindre trace, pas la plus petite plaque de sclérose. En quelques jours la plaie était cicatrisée, la rééducation de la région blessée n'a pas pris deux semaines. Tu étais guéri et tu n'as pas formulé la moindre plainte contre le mauvais sort. Comment veux-tu dès lors que j'accepte qu'on te prenne pour un homme de 70 ans, puisqu'on sait bien qu'on a l'âge de ses artères. Or tes artères ont 20 ans !

L'athlétisme, la course en particulier, est le plus aristocratique des sports, les anciens Grecs le savaient bien. C'est ce sport que tu as choisi. Tu fus notre exemple et tu l'es resté pour ceux qui ont compris que le sport devait être avant tout pour l'homme un moyen de s'élever. Grâce à ta discipline, à ton énergie, à ta fermeté de caractère et bien sûr à tes dons, tu fus recordman du monde, dans une des disciplines les plus dures. Ton nom est connu dans le monde entier, j'en ai fait l'expérience; tu es le plus grand champion dont la Suisse puisse s'enorgueillir dans le plus beau et le plus pur des sports.

Aujourd'hui autant qu'hier, tu restes exemplaire et sais mieux que tout autre que l'action désintéressée, l'effort et la victoire qu'on remporte sur soi-même seuls importent et ont une vertu purificatrice. Après tant d'années, tu restes aussi entraîné, aussi enthousiaste, je le sais bien, puisque je cours essoufflé avec toi chaque semaine. Ceux qui te connaissent ont pour toi de la sympathie, de l'admiration, et beaucoup plus encore, de l'affection. Quel que soit l'objet de la conversation, d'homme à homme ou collective, tu as la vertu de la politesse, tu sais créer un climat favorable. Tu as le talent de disperser les nuages. On aime te rencontrer, te revoir : tu es léger et solide, différent des autres, généreux. Tu planes au-dessus de ceux pour lesquels la mimique du sérieux est une compensation morose à leur médiocrité. Lorsque tu n'avais plus qu'un

souffle de vie, presque inconscient, tu es resté d'une parfaite courtoisie et plein d'humour. Ce que tu pensais devoir être tes dernières paroles et tes dernières pensées furent pour ton fils. Tu es resté souriant, affectueux, indifférent au danger, magnanime.

Peut-être as-tu remarqué que je te demandais périodiquement de me raconter la finale des Jeux olympiques de Paris où tu fus battu d'une paume de main par Lowe. Cette finale est restée célèbre dans les annales de l'athlétisme. Lorsque tu égrènes ce souvenir, on te sent heureux d'avoir lutté jusqu'au bout de tes forces : il n'y a jamais la moindre amertume pour cette seconde place qui valait la première : il te reste un souvenir heureux, comme reconnaissant d'avoir eu à lutter avec ce valeureux et glorieux adversaire. L'expérience que tu as acquise à l'inverse de tant d'autres t'a, semble-t-il, donné l'obligation de conseiller, d'apprendre, d'éduquer, d'encourager et de promouvoir les jeunes sportifs. N'importe où, toujours tu es disponible, tu ne changeras pas. Avec toi «le présent est notre temps et il ne finira jamais».

Nous aurions désiré te voir à la tête du Comité olympique suisse et savoir que tu faisais partie du comité international. Quel représentant tu aurais été pour la Suisse, car tous les athlètes du monde se souviennent de tes triomphes et de tes records ! Comment se fait-il que d'autres t'aient pris cette place, à laquelle ils auraient dû te porter? J'en suis, comme tant d'autres, indigné, car tu aurais été l'homme qu'il fallait pour montrer à la jeunesse de ce pays ce qu'il y a de meilleur et de noble dans le sport. Et pourtant, le sport n'est pas toute ta vie, mais tu as su l'intégrer parfaitement, tout au long de celle-ci, pendant ta formation de chirurgien et au cours de ton activité professionnelle. Tu as travaillé chez les meilleurs Maîtres : Albee à New York, l'école viennoise, de Quervain, ont su te passionner pour la chirurgie de l'appareil moteur. Là encore, ta vie est toute droite, tu restes fidèle à toi-même.

Il est temps que je cesse cette lettre de circonstance, car il y a une chose que tu ne supportes pas : les discours. Bien que tu aies une patience infinie et que tu ne montres jamais que tu sois excédé, tu regardes les fâcheux en souriant, l'air intéressé, mais déjà tu t'endors ! Tu as bien raison ! Mon cher Paul, si j'ai pour toi une grande amitié, c'est non seulement parce que tu es un grand champion, et un excellent chirurgien, mais bien parce que tu es un homme et que ta jeunesse est celle de l'intelligence et du cœur.

Professeur F. Saegesser

PAUL MARTIN, A GOOD COMPANION

Philip John Noel-Baker (1889-1982) était le capitaine de l'équipe britannique lors des Jeux Olympiques de Paris en 1924. Il a participé en tant qu'athlète aux 800 et 1500 mètres des Jeux de 1912 et de 1920. À Stockholm, sur la plus longue des distances, il préfère sacrifier ses chances, pour favoriser son coéquipier Arnold Jackson, face au danger que représentent les athlètes américains. Il finit sixième. À Anvers, en se plaçant derrière lui à l'entame du dernier tour, il protège jusqu'au bout son compatriote Albert Hill, de l'Américain Lawrence Shields. Il termine, néanmoins, deuxième de ce 1500 mètres, à cinq dixièmes de Hill et s'empare de la médaille d'argent. Plus tard, il fut député travailliste. Expert du désarmement et grand orateur, il est récompensé pour son œuvre en faveur de la paix et de la coopération internationale, auprès des Nations Unies. Après la Première Guerre mondiale, il participe aux négociations de paix. Il reçoit le Prix Nobel de la paix en 1959, un an après avoir publié un livre en faveur du désarmement.

Voici, en version originale, son message à Paul Martin :

During the early 40's we were cheered up in our war-time gloom in England by a famous book called «The Good Companions». It comes to my mind when I think of my youthful friend, Paul Martin.

Paul Martin has many claims to fame. He is a great - but really a great - Olympic runner; he is a most distinguished surgeon; he is a prophet and an exemplar of physical fitness for all; he is the author of fascinating books; but, most of all, to his long-time friends, he is a good companion. They look forward every time they meet him to good talk and good fellowship, and long after they think, with happy recollection, of what he said and did.

Others will write in this book of his athletic career - his conquests on the indoor tracks of the United States, his Swiss Championships, his world record. I saw him win his silver Medal in the

Games of 1924 - it might easily have been a gold. There were other times when he might have been Olympic Champion, if he had been selected for the right event.

Others of his patients will write of his talent as a surgeon, and as a medical adviser to athletic teams. The operations he performed on me were not such as to endanger life or limb. But they were carried through with an authority and a skill that made them a great pleasure to all concerned, patient and theatre-staff alike. There is at least one world-title holder who is indebted to him for his wizardry with the athlete's scourge, the Achilles tendon !

None will write with more enthusiasm than I do of Paul's enthralling books. They breathe in every page the sportsmanship, the chivalry of the Track. They have made their own real contribution to the triumph of the Olympic Movement in Europe and the World. And the Olympic Movement is today a potent force for good international understanding and the survival of mankind.

Paul is seventy. He looks like forty, and I am sure he has another forty still to live. Whenever I pass through Lausanne, as I do often, I look back to the early days of Paul's career; to a training session when, on a cloudy winter day, Paul and Bevil Rudd and I ran together on a field of lovely grass, and talked about the toil and the tactics and the triumphs of the track. When I look forward to the celebration of his hundredth birthday, I know that Paul will still be the same good companion that he was on that winter day so long ago. And by then, I hope he will be given the honour, and the honours, that are his due.

By the Right Honourable Philip John Noel-Baker, London



28.04.1987 - L'un des plus grands athlètes de l'histoire helvétique s'est éteint à Lausanne, à l'âge de 86 ans.



Vice-champion olympique du 800 m en 1924, à Paris, multiple champion de Suisse, médecin de grande notoriété, Paul Martin s'est éteint le 28 avril 1987 à Lausanne, à l'âge de 86 ans. C'était l'une des grandes figures du sport helvétique et de la vie lausannoise.

Vaudois, Paul Martin était né à Genève, en 1901. A l'âge de 16 ans, par pari, il couvrit un 400 m. dans le temps de 57", temps de valeur nationale en cette époque de Première Guerre mondiale. Le coup d'envoi était donné à une fabuleuse carrière, qui devait mener par cinq fois Paul Martin sur la scène prestigieuse des Jeux Olympiques, entre 1920 et 1936. Une carrière qui ne fut pas seulement exceptionnellement longue, mais parsemée, aussi, de grandes performances. En l'occurrence, un titre de champion du monde universitaire en 1923 et une médaille d'argent sur 800 m. aux Jeux de 1924, à

Paris, derrière le Britannique Lowe. Sans parler des records du monde qu'il établit, également en 1924, sur 500 m., 600 m. et 660 yards, des distances ne figurant pas, il est vrai, au répertoire classique, et ses dix-huit records de Suisse. En 1949, il se vit remettre un diplôme par le Comité International Olympique, qui voulait saluer le seul athlète ayant pris part à cinq éditions des Jeux Olympiques. Parallèlement, Paul Martin poursuivit une carrière professionnelle qui en fit, de 1928 à 1933, aux Etats-Unis, l'assistant du professeur Albee, inventeur de la greffe osseuse. Il figure également parmi les membres fondateurs du Collège international des chirurgiens.

Auteur de plusieurs ouvrages de qualité - «Au dixième de seconde», «Le sport et l'homme», «Souvenirs olympiques», pour ne citer que les principaux - Paul Martin resta, jusqu'à ces dernières années, en prise directe avec le monde du sport, participant lui-même à des nombreuses courses populaires, que ce soit à pied ou à skis de fond. C'est ainsi qu'on le vit, à plus de 70 ans, au départ de Morat-Fribourg ou à celui de la Vasalopet.

Trajectoire fabuleuse.

PAUL MARTIN, EN AVANCE SUR SON TEMPS !

Un des pans de la légende de ce pays s'est détaché de l'édifice, dans la journée d'hier. Paul Martin, qu'on savait atteint dans sa santé depuis de nombreux mois, s'est éteint à l'âge de 86 ans.

"Paulet", comme l'appelaient ses proches, c'était tout à la fois cinq participations à des Jeux olympiques, une médaille d'argent sur 800 m., conquise à Paris en 1924, une plume d'authentique écrivain, un chirurgien de notoriété, mais aussi un homme qui ne cessa, jusqu'à ce que ses forces ne le trahissent, de cultiver l'amour de l'effort physique. Le temps de la retraite officielle largement passé, il se noyait encore avec plaisir dans les masses, devenues monstrueuses, de Morat-Fribourg ou du Marathon de l'Engadine.

De l'aube de ce siècle à nos jours, Paul Martin ne fit, pour dire vrai, que caracoler devant le peloton. Au sens propre comme au figuré. Il comprit, l'un des premiers, combien était grande, en matière de sport de compétition, l'avance des Américains. Ses moyens le lui permettant, il n'hésita pas à faire de nombreuses fois le voyage des States à une époque où Zurich, pour beaucoup, était encore à l'autre bout du monde. De même, il sut se fondre dans les nouveaux paysages médiatiques et, carrière terminée, lui donner un inépuisable prolongement. Pionnier il fut aussi lorsqu'il mit sur pied, au stade de la Pontaise, le Meeting des Américains, préfiguration des réunions par invitation qui drainent aujourd'hui les spectateurs par dizaines de milliers.

Paul Martin fut en avance sur son temps, même si Lowe, un Anglais, lui brûla la politesse un jour de 1924, à Colombes.

Michel Busset

